

Des chiffres et des lettres

Chronique

Cécile Guilbert

- Cécile Guilbert,
- La Croix, le 10/07/2019 à 08:40



La rentrée littéraire 2019 sera la plus réduite en nombre de titres depuis vingt ans. On annonce 524 romans français et étrangers.

En tant qu'auteure et membre de plusieurs jurys de prix littéraires, grande lectrice (au sens statistique) et critique à mes heures – notamment dans ces colonnes –, vous devez vous douter que je reçois tout au long de l'année des livres en services de presse. Or si peu m'enchantent et certains m'intéressent, nombreux me semblent médiocres et beaucoup trop m'encombrent dont je me débarrasse sans avoir eu le loisir ou le désir de les ouvrir. Ainsi, j'accomplis à ma petite échelle ce que font en masse médias, libraires et lecteurs potentiels à longueur d'année

depuis trop longtemps : je les sacrifie sous l'effet du manque de temps, d'espace, et surtout d'une saturation qui engendre lassitude et souvent dégoût.

On aura beau répéter comme des mantras que le livre est un outil formidable de savoir, d'émancipation, de citoyenneté ; que son économie basée sur l'offre est une aubaine ; que les événements qui lui sont liés tels que festivals, rencontres, lectures, signatures et autres animations culturelles signent la « vitalité » du secteur aidé, il est vrai, par un bon réseau de libraires indépendants jouant le rôle de défricheurs et de passeurs, il faut se rendre à quelques évidences plus ou moins cruelles. Car si l'on croise le dernier rapport du ministère de la culture sur « *l'évolution de la diversité consommée sur le marché du livre 2007-2016* », les récents baromètres des relations auteurs-éditeurs établis par deux sociétés d'auteurs (SCAM et SGDL) et les verbatim recueillis le 14 juin dernier lors du 5^e Pari des libraires, que constate-t-on ?

Primo qu'au-delà du blues conjoncturel des éditeurs depuis quelques années (leur chiffre d'affaires a encore reculé de plus de 4 % en 2018), la diminution de la lecture est un fait structurel : si 49 % des étudiants lisaient au moins 20 livres par an en 1988, ils n'étaient que 19 % en 2009 et tout indique que vieillissants, les grands lecteurs (de 30 à 50 livres par an) ne seront pas remplacés par la génération des 25-40 ans et encore moins celle des « millennials » qui ont d'autres marottes culturelles. De 2007 à 2016, les ventes moyennes par titre ont baissé de 30 % tandis que le nombre d'auteurs augmentait de 36 %. Résultat ? La concentration des ventes sur les best-sellers augmente, le milieu de liste s'étiole et la multitude de livres qui reste ne se vend souvent qu'à quelques dizaines d'exemplaires.

Deuzio, si l'édition représente 80 000 personnes (un emploi sur cinq dans le milieu culturel), entre 41 % et 53 % des auteurs gagnent moins que le smic et leurs revenus continuent de baisser. Ne touchant en moyenne que 7,2 % du prix du livre (la part du libraire est de 35 %), ils doivent en outre batailler avec leurs éditeurs puisque la moitié seulement décroche un à-valoir (de moins de 1 500 € pour un tiers d'entre eux) alors qu'un quart n'en obtient pas.

Outre cette précarité, l'opacité du business éditorial est redoutable : 60 % des auteurs doivent réclamer des relevés de droits souvent illisibles et 64 % écrire pour être payés. De plus, 24 %

ne sont pas informés des traductions étrangères de leurs livres et 52 % n'ont pas reçu les droits afférents.

Tertio, il est patent que les éditeurs ont réagi à la baisse des ventes par une fuite en avant et une cavalerie accélérées puisqu'en trente ans la production a plus que triplé ! Un phénomène délirant que n'a pas accompagné l'accroissement des surfaces des librairies, l'augmentation de l'espace médiatique chargé d'en rendre compte, l'information, l'appétit des lecteurs ou même leur temps de cerveau disponible. Compensée par l'envoi désespéré de services de presse en surnombre, favorisant l'obsolescence accélérée des titres tandis que le temps de la médiatisation se contracte, cette surproduction pléthorique est dommageable à tous sauf aux diffuseurs qui se frottent les mains devant tant d'envois en librairies et de retours.

Ce dont je rêve ? Un mélange d'ancien et de nouveau monde où, comme dans le passé, moins de livres seraient publiés mais tous dotés d'un à-valoir pour leurs auteurs dans une plus grande transparence financière tandis que les best-sellers serviraient à financer des livres exigeants, novateurs, bien défendus par les médias et les libraires mais pas forcément « pitchables » en trois phrases. Est-ce possible ?

L'espoir est permis puisqu'on nous annonce que cette rentrée 2019 sera la plus réduite en nombre de titres depuis vingt ans. Car tenez-vous bien, nous n'aurons à choisir *que* parmi 524 romans français et étrangers. D'ici là, bonnes lectures estivales à tous.